



Nº. 19.



JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

7 MAI 1820.

LA PETITE ROSIÈRE.

Nouvelle, par *Mme la comtesse de Beaufort*
d'Hautpoul. (Fin.)

Claudine Simon, dit le curé, a eu onze ans le mois dernier ; c'est une enfant remplie de douceur, de gaieté, de franchise et de bonté. Elle est avancée dans ses petites études ; elle file et coud passablement. Cet aveugle que vous voyez là est son grand-père dont elle prend soin. Sa mère, qui travaille en journée au château, couche seulement près de son beau-père, part dès le grand matin, après avoir remis à Marie les alimens de la journée, et ne rentre qu'à la nuit. Le père Simon joint à sa cécité le double malheur d'être plus qu'à demi-sourd. Il habite la dernière maison du village sur la grande route ; sa seule distraction est de jouer du flageolet, ou de se promener sous la conduite de son chien ; mais il

ne sort qu'à des heures réglées , et rentre toujours avec la même ponctualité. Claudine ne le quitte qu'aux heures de l'école ou du catéchisme , et ne s'arrête jamais pour jouer avec les autres enfans. Un soir Pataut rentra blessé ; Claudine n'en dit rien à son grand-père , pensa le chien comme elle put ; mais il mourut un moment après , et voilà Claudine désolée. Qui promènera le pauvre Simon ? comme il va être malheureux ! Je le mènerois de bon coeur , disoit Claudine ; mais il ne le voudra pas , parce qu'il demande l'aumône en secret de ma mère , et puis , il ne consentiroit pas à ce que je la demande aussi , et moi , j'en serois toute honteuse. Claudine ne dort pas de la nuit ; elle cherche dans sa pensée , ou plutôt dans son coeur , comment elle pourra servir son grand-père. Pataut avoit été dressé à ne point coucher dans la maison , à ne point sauter autour du vieillard , qu'il auroit pu renverser. Il alloit manger au château , et revenoit seulement aux heures où son maître avoit coutume de sortir , et dès qu'il le voyoit mettre son flageolet dans sa poche , saisir son bâton et prendre sa corde , Pataut prenoit dans sa gueule l'autre bout de la corde auquel étoit attaché un pied de biche , et conduisoit Simon. Après avoir bien réfléchi , rien de plus aisé , dit Claudine en elle-même , j'imiterai fort bien Pataut ; je prendrai le pied de biche , je marcherai devant ; mon grand-père ne pourra me voir , puisqu'il est aveugle , ni entendre ce qu'on me dira , puisqu'il est sourd , et qu'il faut crier de toutes ses forces quand on a quelque chose à

lui dire. Oui, mais.... je demanderai donc l'aumône ! Le cœur de Claudine fut gonflé ; mais elle réprima ce mouvement d'orgueil, en disant : Mon grand-père la demande bien ; et son parti fut pris à l'instant. Dès que Simon s'arma de son bâton, s'empara de la corde et appela Pataut, Claudine saisit le pied de biche, observant de le tenir à la hauteur du museau du chien qui étoit de la grande espèce ; alors elle emmena le vieillard, qui ne s'aperçut de rien. Claudine s'applaudissoit de son stratagème ; mais quand elle entendit son grand-père qui d'une voix lamentable, imploroit la charité et déplorait son triste sort, elle se mit à pleurer. Plusieurs passans, touchés de ses larmes, lui donnèrent une aumône qu'elle reçut avec confusion, et qu'elle plaça adroitement dans le chapeau de Simon. Enfin le coup d'essai ayant réussi, Claudine continua à imiter Pataut sans en rien dire à personne. Quand Simon lui demandoit si elle avoit donné à manger à son chien, Claudine répondoit qu'il n'avoit plus faim, car elle ne vouloit pas mentir.

Un jour Claudine fut retenue au château, et revint trop tard pour conduire son grand-père ; elle le trouva fort en colère contre Pataut, qu'il avoit, disoit-il, appelé plus de cent fois. Il l'attendoit pour le rouer de coups, afin qu'il fût plus exact : on pense bien que Claudine demanda la grâce du coupable : elle eut bien de la peine à l'obtenir, et ce ne fut pas sans crainte qu'elle reprit le pied de biche. Simon se contenta d'abord de gronder son guide, de lui dire que, sans sa

petite fille ; il l'auroit battu ; de le menacer si , à l'avenir , il commettoit la même faute... Mais s'animant par degré , il reprend sa colère et lève le bâton pour frapper : Claudine esquivé le coup , lâche la corde ; Simon , plus animé , marche après son chien , frappant de droite et de gauche ; Claudine saute et rit de lui voir frapper la terre : mais il marche vers un grand fossé ; le danger seul alarme l'enfant qui , au risque d'être blessée , reprend la corde , détourne les pas du vieillard , et recoit , pour prix de son dévouement , deux ou trois coups de bâton. Elle retient ses cris que Simon , malgré sa surdité , pourroit entendre ; mais elle pleure et gémit. Je passois dans ce moment , je vis Simon frapper sa fille ; j'allois lui adresser de justes reproches , lorsqu'elle m'arrêta , et me conta ce que je viens de vous dire : tels sont ses droits à la rose.

On applaudit de nouveau , en criant : Vive Claudine ! Amélie et Hélène se regardoient comme pour se demander quelle étoit leur pensée , lorsque la troisième prétendante s'avança d'un air confus , et s'assit en tremblant si fort , qu'Hélène la soutint un moment , et que le cure l'engagea à se rassurer.

Thérèse Gérard , dit-il , âgée de onze ans et huit mois , est fille d'honnêtes parens qui l'élèverent de leur mieux , sans pouvoir la corriger de ses défauts ; elle étoit gourmande , menteuse , paresseuse , indisciplinée ; enfin elle désoloit sa famille. Cependant , elle possédoit un bon cœur et ne manquoit pas d'énergie. Un jour , (elle avoit

alors près de neuf ans), sa bonne mère, désolée de n'en pouvoir rien obtenir, fondit en larmes, et s'écria: Oh! que je suis malheureuse! Ces paroles, le cri maternel dont elles furent accompagnées, les larmes qui inondèrent la figure de Geneviève, firent une si vive et si profonde impression sur le coeur de Thérèse, qu'elle en demeura comme anéantie. Elle alla se cacher dans un coin du jardin, se répétant: oh! que je suis malheureuse! Puis elle ajoutoit: ma mère, ma bonne mère! et elle pleuroit, et ce salutaire remords pénétrait son âme. Thérèse ne dormit pas de la nuit; elle l'employa à former les meilleures résolutions. Au lever du jour, elle courut à l'église et pria. Dès que j'arrivai pour dire la messe, elle me supplia de l'écouter; j'y consentis avec joie, elle me suivit dans la sacristie. Là, elle me fit part du changement qui s'étoit fait en elle, me conjura de prier pour que Dieu lui accordât les forces nécessaires à l'accomplissement de son vertueux dessein. Je le lui promis; je l'exhortai à persévérer, et lui donnai les conseils qui pouvoient lui être utiles. Thérèse déterminée à tout entreprendre pour se corriger, s'imposa d'elle-même les plus sévères pénitences. Si elle avoit été gourmande, elle jeûnoit pendant le reste de la semaine; si elle avoit menti, elle attendoit que sa famille fût rassemblée pour l'avouer publiquement; si sa tâche n'étoit pas finie, elle s'en donnoit une double le lendemain; chaque soir elle examinoit la conduite qu'elle avoit tenue dans la journée, et elle pleuroit amèrement lorsqu'elle

avait pu s'attirer le moindre reproche. Au bout de six mois, Thérèse n'étoit plus la même; sa mère, ravie d'un si heureux changement, remercioit le Ciel; mais Thérèse n'étoit pas encore contente d'elle. Souvent elle recouroit à la confession et à la prière; toute sa famille l'admiroit, elle seule ne croyoit pas le mériter. Enfin, au bout d'un an d'efforts continuels et d'une conduite parfaite, Thérèse n'eût plus à combattre ses premiers penchans; elle se sentit renaitre, et ne craignant plus de tomber dans les fautes qui l'avoient rendue odieuse aux autres et à elle-même, elle alla se jeter aux genoux de sa mère, et lui demanda si elle étoit encore malheureuse. La bénédiction de sa mère, celle de toute la famille, les larmes de joie, furent la réponse et la récompense que reçut Thérèse. Depuis ce jour, un an et demi s'est écoulé, et n'a fait qu'ajouter aux bonnes qualités de cette prétendante. Elle s'est tellement appliquée, aux soins du ménage, qu'elle est non-seulement en état d'aider sa mère, mais même de la remplacer dans tout ce qui n'est pas au-dessus de son âge. Sa piété, sa douceur sont admirables. Il n'y a point là de traits de vertu particulière à citer; mais c'est l'exercice continuél de toutes les vertus, et tel est son titre à la rose. C'est à vous, mesdemoiselles, qu'il appartient de le donner.

Un profond silence régna dans l'assemblée; Hélène et Amélie sentirent avec une sorte de trouble que le choix leur étoit difficile. Elles consultoient les regards de leur mère, ces re-

gards qu'elles savoient si bien entendre : ils s'étoient portés avec attendrissement sur Marie ; ils sembloient sourire à Claudine ; mais, en s'arrêtant sur Thérèse , ils exprimoient un sentiment d'admiration qui détermina les deux sœurs. Néanmoins, s'étant rapprochées de la comtesse, elles s'assurèrent qu'elles ne s'abusoient point sur la préférence qu'elles lui supposoient. Alors Hélène, après avoir félicité les mères de si dignes enfans, fit un court éloge de Marie, de Claudine ; mais nous croyons, ajouta-t-elle, devoir le prix aux efforts de Thérèse pour se corriger, et à une persévérance si admirable à son âge. Des applaudissemens se firent entendre de tous côtés ; les deux sœurs attachèrent le chapeau de roses sur la tête de la modeste Thérèse ; le curé la bénit et la conduisit à sa mère, qui la pressa sur son cœur, et la présenta au reste de la famille. Hélène et Amélie décorent Marie et Claudine des boutons de roses ; on joua des fanfares ; un diner abondant fut servi à tous les habitans du village : la comtesse se placa à leur table, ainsi que ses filles ; les rosières et leurs mères étoient à leurs côtés ; on dansa sur la pelouse quelques rondes villageoises. A sept heures on se rendit à l'église : les uns pour remercier Dieu de leur avoir donné des enfans vertueux, les autres pour le prier d'accorder aux leurs le désir et le courage d'imiter Thérèse.

Poésies de Marie de France, poète anglo-normand du 13^e siècle, ou *Récueil de lais*, fables et autres productions de cette femme célèbre, publiées par B. de Roquefort, des sociétés de Göttingue, des antiquaires de France, etc.; 2 vol. in-8vo. A Paris.

Marie naquit en France : son nom l'indique ; mais elle a laissé ignorer dans quelle province elle a reçu le jour, et les raisons qui l'avoient déterminée à passer en Angleterre. M. de Roquefort pense que Marie étoit née en Normandie. Philippe - Auguste se rendit maître de cette province en 1204, et nombre de familles normandes, soit par des motifs de parenté avec des familles établies en Angleterre, soit pour des intérêts de commerce, allèrent s'établir dans la Grande-Bretagne.

Les premières productions de Marie de France furent des récits en vers françois d'aventures galantes arrivées à de vaillans chevaliers. Les récits, nommés *Lais*, se chantoient au son de la harpe, de la vielle ou d'un autre instrument. Dans l'ouvrage que nous annonçons, on en trouve quatorze ; tous, sans en excepter les plus courts, contiennent des renseignemens précieux sur les mœurs et les usages du 13^e siècle.

Donnons pour exemple le costume de la charmante protectrice du malheureux Lanval : » Sa robe, qui étoit serrée, laissoit voir l'élégance d'une taille faite au tour. Un superbe manteau doublé d'ermine et teint en pourpre d'Alexandrie,

couvroit ses épaules... Les deux suivantes étoient vêtues d'un *bliand* de *pourpre grise*. »

Ce que nos dames nomment un *par-dessus*, s'appeloit alors un *bliand* ; le mot *pourpre* ne signifioit pas toujours une couleur rouge et sanguine, il servoit à désigner toutes les couleurs fines.

Le lai de Gugemer va nous apprendre en quoi consistoit le luxe des lits. » Dans une des chambres étoit un lit enrichi de dorures, de pierres précieuses, de chiffres en ivoire. Il étoit couvert de drap d'or, et la grande couverture faite en drap d'Alexandrie étoit garnie de martre-zibeline. La pièce étoit éclairée par des bougies que portoient deux candelabres d'or garnis de pierreries d'un prix considérable.

Dans le lai d'Yweneck, les colonnes du lit sont d'or émaillé. L'auteur parle de l'incalculable valeur des couvertures et de cierges qui brûloient nuit et jour.

Les succès qu'obtinent les lais de Marie de France l'engagèrent à traduire en vers françois un recueil de fables qui existoit en anglois. Ces fables étoient une traduction du latin ; et le latin avoit été traduit du grec. M. de Roquefort, en réimprimant 300 fables de Marie de France, s'est contenté d'éclaircir le texte par des notes. Pour le commun des lecteurs, il eût fallu, comme cela se trouve dans le volume qui contient les lais, une traduction en françois moderne.

» Elle (Marie de France) dit M. de Roquefort, avoit cette pénétration qui fait distinguer au premier aperçu les différentes passions de l'homme...

Ses fables se font remarquer surtout par une raison supérieure... On y trouve cette simplicité de style particulière à nos romans anciens, et qui fait douter si La Fontaine n'a pas plutôt imité notre auteur que les fabulistes d'Athènes et de Rome.... Marie écrivant en vers françois, dans un tems où le langage, encore dans son enfance, ne pouvoit offrir que des expressions simples et sans art, y joignit des tournures agréables.... Esope et Phédre, ayant écrit en grec et en latin, n'ont pu fournir à La Fontaine que des sujets et des idées, tandis que Marie lui présentant les uns et les autres, a pu lui suggérer aussi des expressions, des tournures et même des rimes.»

P. J. Le Roux, réfugié françois, qui fit imprimer en Hollande, vers le commencement du dernier siècle, un *Dictionnaire comique, satirique, critique et proverbial*, y a fait entrer une douzaine de fables de Marie de Francé. Nous allons en extraire la suivante: *Le Chat et le Renard*.

«Un chat et un renard s'étoient associés ensemble pour voyager. Si nous étions attaqués, dit le chat, quelle ruse as-tu pour te défendre? Mon sac en est rempli, répondit le renard; mais je ne l'ouvrirai que dans le besoin. Pour moi, reprit le chat, je n'en ai qu'un. Comme il parloit, deux chiens fondent sur les voyageurs. Voici ma ruse, dit le chat, et aussitôt il grimpe sur un arbre. Le renard, moins lesté, est déchiré par les chiens. Eh! pourquoi n'ouvre-tu pas ton sac, lui crie le chat du haut de sa branche? Ils

ne m'en ont pas donné le tems, dit le renard près d'expirer. Je vois maintenant, mais trop tard, que dans l'occasion l'on n'a besoin que d'une ruse, pourvu qu'elle soit bonne.»

La fable de La Fontaine qui porte le même titre, est la 14^e du 9^e livre. Voici l'endroit où il a suivi son modèle de plus près:

» En sais-tu tant que moi, j'ai cent ruses au sac.

Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac;

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.»

~~~~~  
*Lettres sur quelques cantons de la Suisse,*  
*écrites en 1819. Un volume in-8°. A Paris.*

S'il faut en croire l'éditeur, ces lettres n'étoient point destinées à voir le jour; elles ont été écrites en courant; l'auteur les a adressées à une femme. » Je me proposois, dit-il, de t'entretenir d'abord de quelques objets agréables qui m'ont frappé dans la traversée de la Bourgogne et de la Franche-Comté; mais tous ces foibles souvenirs sont tellement effacés par l'imposant aspect des Alpes, que je ne retrouve plus dans ma mémoire, à l'intervalle de deux journées, que le désir de les perdre tout-à-fait.... Au sortir de *Besançon*, on commence à monter la chaîne du *Jura*, qui s'étend du nord au sud sur une ligne de près de cent lieues, et n'en a quelque-fois pas moins de dix-huit dans sa largeur que j'ai traversée toute entière. Cette chaîne est une espèce d'avant-corps des *Hautes-Alpes*. »

L'aspect des montagnes, les phénomènes des



glaciers, les avalanches, les grottes, les cascades, voilà les principaux sujets des méditations de l'auteur : il parle aussi fréquemment des constitutions politiques, et examine partout l'esprit public. Bornons-nous aux moeurs privées.

Le premier village suisse se nomme les *Verrières*. Le dernier hameau françois s'appelle aussi de ce nom. L'auteur prétend que c'est tout ce qu'ils ont de commun ; et il vante la propreté, l'élégance des habitations suisses ; la belle culture des prés, tout jusqu'aux palissades de bois qui entourent chaque domaine.

On montra à notre voyageur la maison où Rousseau passa les plus beaux momens de sa vie littéraire. Elle est maintenant occupée par un cordonnier et par sa femme, » braves gens, dit-il, qui, dans la grossière simplicité de leur pays et de leur état, connoissent cependant tout le prix des souvenirs qu'a laissés sous leur humble toit le grand homme qui l'habita. » Notre voyageur vit la grande pièce qui faisoit le cabinet du philosophe, la galerie où il portoit ses méditations, le simple pupitre sur lequel il écrivit la lettre à l'archevêque de Paris, l'armoire et le guos poêle qui compléttoient un mobilier auquel rien n'a été changé. » Il semble, dit notre voyageur, que le tems ait respecté ces fragiles monumens de la présence d'un grand homme, comme il respectera les fruits de son génie. Au-dessus du pupitre, une main étrangère qu'on m'a dit être celle d'un châtelain du village de Motiers, a écrit ces quatre vers :



C'est ici que Rousseau, poursuivi par l'envie,  
 Vint cacher quelque temps son innocente vie.  
 O vous, dont le hasard conduit ici les pas,  
 Honorez son génie et pleurez son trépas. »

Notre voyageur remarque que la culture de l'esprit est, dans cette partie de la Suisse, une chose très-commune. » Elle est, dit-il, le fruit de l'aisance générale qui résulte de l'emploi de toutes les ressources du sol et de l'industrie; toute la partie de la population qui n'est point occupée au soin des troupeaux et à la préparation des fromages, se livre à divers travaux domestiques qui deviennent une branche importante de revenu pour le pays. Les femmes, dans les momens de loisir que leur laissent les occupations du ménage, font de la dentelle. Les hommes fabriquent des ouvrages d'horlogerie, qui portés et perfectionnés à Genève, se répandent de là dans toute l'Europe. Presque tous ces paysans horlogers ne doivent qu'à eux-mêmes l'adresse qu'ils déploient dans leur état. »

La ville de Neuchâtel ne renferme aucun de ces monumens publics qui excitent la curiosité. Le château des anciens comtes du pays et la cathédrale qui y touche, sont d'une architecture gothique des plus communes.

Mais c'est l'aspect de Fribourg, qui est extraordinaire. » Figure-toi, dit notre voyageur, un profond précipice, au fond duquel coule un torrent; c'est sur les bords de ce torrent, et sur le rocher de grès qui l'encaisse de toutes parts, qu'est bâtie Fribourg. La plupart des maisons sont ornées à l'extérieur de galeries de bois.



La limite des cantons de Fribourg et de Berne se trouve à peu-près à moitié chemin de ces deux villes. » Berne, dit notre voyageur, est une ville charmante, moins encore en elle-même, que par sa situation et par la campagne qui l'environne. La cité ne consiste presque qu'en une seule rue d'une extrême longueur et d'une largeur proportionnée, et à laquelle viennent aboutir quelques rues latérales qui la coupent à angle droit. Dès deux côtés règne une file de maisons toutes bâties sur le même plan, élevées sur de larges arcades, et laissant entre elles et la voie publique un espace couvert de portiques : de sorte qu'on peut parcourir la ville entière, sans avoir à souffrir du soleil ou de la pluie. Cet avantage est un peu racheté par la tristesse qui résulte de l'uniformité d'une pareille construction et de l'exnorme saillie des toits. Au milieu des rues passe un canal d'eau vive ; et de distance en distance, on trouve des fontaines. Nulle part le luxe salutaire des fontaines publiques n'est poussé plus loin et n'exige moins de frais qu'en Suisse. La quantité des sources qui découlent de ses glaciers et de ses montagnes, fournit un moyen naturel de distribuer partout des eaux vives et limpides.

L'auteur n'aime point dans le costume des femmes de Berne cette espèce de cuirasse qui tient à leur collier. Il ne fait pas non plus l'éloge de la large garniture de dentelle de crin, qui garnit leur bonnet de velours noir. Cette dentelle roide est cependant une mode récente ; et les élégantes du pays la préfèrent à la dentelle de soie.



Les femmes du vallon d'Interlacken ont aussi un bonnet de velours noir ; mais souvent elles ne cachent point du tout une chevelure blonde dont les nattes descendent jusqu'aux talons. « Je n'ai vu nulle part encore, dit notre voyageur, des physionomies si agréables, des visages si rayonnans de santé et de joie ; la blancheur de leur teint, la finesse et la délicatesse de leurs traits, l'expression de leur sourire et de leur regard, feroient sûrement envie aux plus jolies dames de Paris. »

Lorsque notre voyageur arriva à Lucerne, c'étoit un mardi, jour du marché. Une partie de la population des campagnes étoit réunie dans le chef-lieu. « Le joli costume des Lucernoises, dit-il, étoit étalé dans tout son éclat et dans toute sa fraîcheur. Une juppe qui descend à peine jusqu'au genou, laisse à découvert une jambe ordinairement fort jolie. Cette juppe de couleur éclatante, se rattache à un corset d'une forme simple, enrichi d'ornemens en broderie, ou même de petits bijoux suspendus à des chaînettes d'argent. Si j'avois quelque reproche à faire à ce corset, ce seroit d'établir, par ce qu'il cache, une compensation trop rigoureuse avec ce que la juppe découvre. Des fleurs artificielles et des noeuds de ruban ornent un chapeau de paille légèrement appliqué sur le haut de la tête ; sous ce chapeau sont de longues tresses de beaux cheveux également ornés de rubans. »

Les femmes de Schwytz étoient occupées aux travaux des champs, lors du passage de notre vo-



yageur. » Je remarquai, dit-il, sous le modeste chapeau des fanesucs, quelques-uns des plus charmans visages que j'eusse encore vus dans la Suisse. »

Dans le canton de Schwytz, la promenade, la lecture et la pratique des devoirs religieux, forment tous les divertissemens des classes élevées. Le peuple aime beaucoup la danse; il se plaît aussi à montrer son adresse dans les exercices gymnastiques. Un reproche que l'auteur fait aux gens bien nés, est de se réunir le soir dans la principale auberge du bourg. » Il n'a tenu qu'à moi, dit-il, dans les soirées que j'ai passées à Schwytz, d'avoir l'honneur de trinquer avec le curé et de m'enivrer avec le landamman. »

Les archives du *Hasli* et des chansons populaires font venir ses habitans d'une colonie suédoise. Les femmes mettent à conserver leur teint plus de précautions qu'on n'en devrait attendre d'un peuple pasteur; elles portent des parasols; et notre voyageur dit en avoir vu plusieurs avec des gants longs de soie noire. Leur jupon a la forme d'une cloche; de là s'élance un buste fort bien dessiné. Elles ont assez ordinairement la tête nue et les cheveux tressés en rond; les filles seules les laissent pendre en longues tresses. » Ce qui distingue particulièrement, dit notre voyageur, le peuple de cette vallée, dans les relations des deux sexes, c'est une certaine assurance mâle, une sorte de fierté native. Pour cela les Hasloises ne manquent ni d'enjouement ni de gaieté; et lorsqu'elles se livrent au plaisir, c'est avec l'air franc et décidé qu'el-



qu'elles portent dans toutes leurs actions. Après le service divin, les garçons se réunissent sous le portail de l'église, et les filles passant devant eux, vont droit au cabaret. La troupe, ou, comme on parle, la coterie femelle se fait livrer la clef d'une chambre isolée. S'il n'y a point de rideaux, un tablier en tient lieu. Après avoir disposé l'appartement à leur gré, ces jeunes filles s'asseyent en rond. Les garçons arrivent et portent du vin; leurs belles y joignent des fruits secs, des noix, et une espèce de petits gateaux d'une pâte très-fine et très-croquante. Les plus aimables jeux se prolongent à la suite de ce frugal repas; et tandis que la pudeur de ces jeunes filles ne sauroit être déterminée à paroître un seul instant dans la salle commune du cabaret, elles passent, sans la moindre difficulté, des journées entières dans une chambre séparée, parmi des hommes de leur âge et de leur connoissance intime. Ce qui semblera peu-être plus étrange encore, c'est qu'avec une conduite en apparence libre, et malgré une familiarité si grande, jamais le moindre désordre, jamais le plus léger scandale ne déshonore les réunions dont j'ai parlé. Les garçons, contenus par la présence de leurs belles, y apprennent à fuir les excès, ailleurs si communs, de l'ivrognerie. La bonne foi mutuelle éloigne jusqu'à l'idée d'une autre sorte d'ivresse plus dangereuse encore. Les doux propos, les tendres desirs ne s'y émancipent jamais jusqu'au point d'intimider la pudeur; et l'amour n'y sait plaire que sous les traits de l'innocence.»

\* \*



P A R I S.

On parle d'économie, en voici des exemples: M. A. . . . demeure en province. Quand on joue à l'écarté chez lui, on jette des pièces de vingt francs sur la table: c'est le taux habituel et modéré de la partie. M. A. . . . , pendant qu'on mêle les cartes, vient adroitement prendre l'or et le changer contre des pièces de cinq francs, afin de gagner le change.

M. A. . . . ayant plusieurs amis à causer à la fin du dessert, fit apporter un grand bocal de verre foncé, bien bouché de liège et de parchemin. Il faisoit sombre, la nuit approchoit; chacun crut que c'étoit le bocal aux cerises à l'eau-de-vie, mais hélas! c'étoit le bocal à tabac! M. A. . . . en remplit sa boîte et n'en offrit pas même une prise à ses amis déconcertés.

Je sais, Lucile, que vous êtes sage; mais vous poussez bien loin le désir de plaire; vous attirez près de vous tout ce qu'il y a d'aimable; vous vous amusez des confidences, des aveux, des déclarations. Ce jeu, Lucile, a ses dangers; plus d'une vertu y succomba; et si j'étois votre mari, vos épreuves et votre manège me donneraient la fièvre et le transport.

Clarisse et Léontine offrent l'exemple d'une amitié bien rare parmi les femmes. Depuis dix ans elles vont ensemble aux emplettes, dans les promenades, aux spectacles. Cependant leurs goûts sont très-différens: l'une ne pense qu'à la



toilette, l'autre n'aime que le jeu; toutes deux ont de grandes prétentions, et cette circonstance est loin d'être favorable à l'amitié. Quel est donc le motif de leur union? — Elles sont l'une et l'autre de fort petite taille; et lorsqu'elles sont ensemble, elles pensent qu'on apperçoit moins ce défaut. En se mesurant l'une à l'autre, elles se croyent d'une taille moyenne.

La tragédie de Conradin, coup d'essai de M. Liadières, vient d'obtenir à l'Odéon un succès complet. Quelques disciples de M. de Bièvre, faisant allusion au corps dans lequel sert ce jeune officier, ont dit que l'auteur tenoit au Génie par plus d'un côté.

*Petit extrait d'un long ouvrage.*

Au sommet des Alpes jaillit une source qui dès sa naissance se partage en deux ruisseaux. Chacun de ces ruisseaux descend sur un des revers de la montagne, et devient fleuve: l'un rafraîchit l'Italie, et l'autre féconde la France. Un voyageur puisa dans le creux de sa main de l'eau d'un de ces ruisseaux, et la jetant dans l'autre, il lui dit! *Suis un courant opposé, va voir d'autres rivages que ceux qui t'attendoient, que ton avenir soit différent!* Ce voyageur tenoit la place du destin.

Mon lecteur ne pourroit deviner où je veux en venir; je le lui donnerois en mille, tant ma tête renferme par fois d'idées incohérentes dont seul je trouve les liaisons.



La comtesse de N... a tout sacrifié au genre de luxe le plus beau après celui des meubles, je veux dire celui des équipages. Le duc de G... a eu le même caprice, le même goût. Cependant la comtesse et le duc qui sympathisent si fort, étoient en procès, il y a un mois, quand un incident singulier vint changer tous leurs rapports, et mettre fin à leurs débats. Le duc fit l'acquisition de deux chevaux blancs magnifiques, admirablement accouplés, et qui n'auroient point eu leurs pareils, si la comtesse n'avoit auparavant fait un achat tout semblable. Les deux équipages se rencontrent; grand étonnement de part et d'autre. On offre des deux côtés un prix exorbitant des deux chevaux qu'on envie, et le désir d'avoir un si beau *quadrige* fait espérer à chacun que l'adversaire va céder, et l'empêche de faire la moindre concession. On s'impatiente, on plaide de nouveau; les juges furent de tout tems les mêmes; l'affaire traîne en longueur... Le quadrige seroit si rare! Longchamp approche... On consent à se voir: un *maquignon* célèbre qu'on avoit chargé du courtage, ne trouve qu'un moyen de faire posséder aux deux parties à-la-fois ce qu'elles se refusent mutuellement. Il propose un mariage; on y pensoit déjà. Le procès est terminé, les intérêts confondus, et la voiture de l'hymen attelée des quatre chevaux blancs. Voilà le destin de deux familles changé par la couleur de deux chevaux.

En rapprochant ce paragraphe du précédent, on y verra la démonstration d'une même vérité. *Quoi de plus incertain que les choses humaines!*



H A M E T. — *Conte oriental.*

Parmi les habitans de Bagdad, Hamet, le cordier, étoit un des plus pauvres et des plus contents de son sort ; la paix habitoit sa chaumière ; une humeur joyeuse égayoit le travail, qui lui procuroit à peine de quoi subsister. Néanmoins il partageoit son repas frugal avec l'indigent et l'étranger, et il ne voyoit jamais sans un sentiment de compassion le malheureux dont il ne pouvoit soulager la misère.

Un jour qu'il passoit devant la maison d'un riche marchand, il vit celui-ci chasser un pauvre derviche qui lui demandoit l'aumône. Hamet fut indigné à cette vue ; car il se rappeloit que quelques années auparavant, ce même marchand avoit languï dans la pauvreté et senti l'amertume du besoin. » Quoi, pensoit-il, cet homme que, dans sa bonté, Allah a tiré d'une misère profonde, cet homme refuse d'accorder au malheureux quelques parcelles de son superflu ? Ah ! si Dieu m'avoit comblé de biens, j'en ferois un usage bien différent ! Quand ai-je refusé de partager mon pain sec avec l'enfant du pauvre ? quand ai-je négligé d'adoucir ses maux par des paroles consolantes ? »

Pour la première fois, l'orgueil entra dans l'âme de Hamet, lorsqu'il comparoit sa conduite avec celle du marchand impitoyable. Il n'étoit plus satisfait de l'humble condition où le sort l'avoit fait naître ; dans son aveuglement, il osa blâmer la sagesse de la Providence, qui, selon lui, répandoit ses bénédictions sur ceux qui ne les méritoient pas.

Absorbé dans ces tristes pensées, il rentra



dans sa chaumière ; il se coucha , mais sans trouver le repos qu'il cherchoit. Il continua de se plaindre amèrement envers le Ciel : soudain une lumière éclatante remplit son appartement ; le génie Umri étoit en sa présence. » D'où vient , Hamet , dit le céleste messager , que tu regardes d'un oeil envieux le bonheur d'autrui , et que tu te crois moins favorisé du Créateur , parce qu'il ne t'a point accordé de trésors ? As-tu bien considéré l'influence que les richesses exercent sur le cœur humain , et ignores-tu que Dieu les refuse souvent à ses créatures pour les mettre à l'abri du vice ? »

Hamet , effrayé de l'éclat qui environnoit le génie , ainsi que de la sévérité de ses regards qui sembloient pénétrer jusqu' dans les replis les plus profonds de son cœur , ne pouvoit proférer une seule parole ; il se jette à genoux , mais loin d'approuver les remontrances du génie , il regrettoit intérieurement qu'Allah ne l'eût point comblé des dons de la fortune. » Mortel présomptueux et ingrat , reprend Umri avec indignation , tu as joui jusqu'à présent des faveurs du Ciel , mais tu es insensible aux bienfaits qu'il t'a prodigués ; eh ! bien , reçois par l'accomplissement de tes vœux le châtiment réservé à ton ingratitude. »

Le génie souffla sur Hamet , et disparut. Au même instant , il apperçoit à côté de son lit deux vases énormes , dont l'un étoit rempli d'or , l'autre de diamans d'un éclat merveilleux. La joie qu'il ressentoit de voir ses desirs réalisés au-delà de son attente , dissipa la frayeur que lui avoient



causée les dernières paroles du génie. Il se lève pour examiner son trésor ; il regarde avec ravissement les monnoies et les pierres étincelantes, et mesure plusieurs fois la grosseur et la profondeur des vases qui les contenoient.

A la première pointe du jour, il sortit pour louer une maison plus digne de sa fortune ; il acheta les meubles les plus précieux et des jardins magnifiques ; il se procura un grand nombre d'esclaves, et d'une main libérale prodigua des secours à tous ceux qui en avoient besoin. Le bruit s'étoit à peine répandu qu'Hamet étoit devenu possesseur de richesses immenses, que ses amis et voisins, qui connoissoient la bonté de son cœur, accoururent en foule pour le féliciter sur sa bonne fortune et avoir part à ses largesses. Pendant quelque tems, il les accueillit gracieusement ; mais l'orgueil se glissa insensiblement dans son âme ; la vue de ses anciens camarades lui devint odieuse, parce qu'elle lui rappeloit la bassesse de son origine. Il les congédia l'un après l'autre, et les remplaça par des flatteurs qui portoient aux nues sa sagesse et sa magnificence.

Hamet, plongé dans la débauche, ne mit plus de bornes à ses excès ; les fêtes et les orgies se succédoient dans sa maison ; les plus belles vierges de l'Orient embellissoient son harem, et les plaisirs partout accompagnoient ses pas. Il se crut heureux pendant quelque tems, mais le dégoût et la satiété ne tardèrent point à suivre ces jouissances frivoles ; ne trouvant pas le bonheur qu'il désiroit, il finit par congédier ses flatteurs et ses



maîtresses, et résolut de chercher ailleurs une félicité plus réelle et plus durable.

Cependant il examina son trésor, et à sa grande surprise, il le trouva considérablement diminué. Il sentoit pour la première fois que ses richesses, quelque grandes qu'elles fussent, ne seroient point inépuisables, et il se promit d'en faire à l'avenir un usage plus raisonnable. Jusqu'alors il avoit admis indistinctement à sa table tous ceux qui en avoient besoin, ou lui demandoient l'hospitalité; maintenant, il ne régaloit plus que les étrangers à des jours fixes, et leur faisoit servir des mets peu dispendieux. Il vendit plusieurs de ses esclaves et diminua le nombre des ouvriers employés à l'embellissement de ses jardins.

Il continua d'examiner son trésor, et ces visites, à force d'être fréquentes, devinrent son occupation favorite. L'esprit de l'avarice s'empara de son coeur; il quitta son hôtel magnifique pour aller habiter une misérable cabane; il enfouit son trésor sous le plancher, et prenant la livrée et les habitudes d'un mendiant, il fit circuler le bruit qu'il avoit dépensé tout son bien.

Un jour qu'il retournoit chez lui, il fut, à sa porte, accosté par ce même derviche à qui le marchand avoit refusé l'aumône. « Mon fils, dit le saint homme d'une voix suppliante, la maladie et la fatigue ont épuisé mes forces; je n'ai rien mangé de toute la journée; donne-moi un morceau de pain et souffre que je repose sous ton toit mes membres fatigués; le Ciel te bénira et te rendra au centuple le bien que tu m'auras fait. »



Tandis que le derviche parloit , Hamet cherchoit à ouvrir la porte ; elle résistoit à ses efforts , et quoiqu'il repoussât durement le vieillard , celui-ci profita de ce délai pour renouveler ses instances. » Allez , s'écria Hamet , allez chez les riches , pourquoi demander la charité à un homme aussi pauvre que toi ! » — » Eh ! bien , accorde-moi du moins un abri pendant la nuit , répartit le derviche. » A cet instant , la clef tournoit dans la serrure ; Hamet entra et ferma brusquement la porte au nez du vieillard qui alloit le suivre , et il lui cria de s'en aller. A peine eut-il prononcé ces mots , que la figure du derviche s'évanouit , et Umri parut. Hamet étoit comme frappé de la foudre ; il ne pouvoit soutenir le regard du génie en courroux. » Misérable , s'écria celui-ci , toi qui ne méritas jamais les faveurs célestes , avec quelle amertume ne blamois-tu pas la dureté du marchand qui me refusoit l'aumône ; et toi qui possèdes dix fois plus de richesses que lui , tu n'accordes pas même au serviteur du prophète un abri sous ton misérable toit ! Reçois donc la punition due à ta perversité.

Tremblant de frayeur , Hamet se jette aux pieds du génie en poussant un grand cri , qui l'éveilla. Il se retrouva dans sa couche ; à la clarté des premiers rayons du jour , il distingua les outils de sa profession , rangés autour de lui dans son appartement. Il loua Dieu pour l'avis salutaire qu'il venoit de lui donner par ce rêve dont l'impression se grava dans sa mémoire en traits ineffaçables. Le contentement et la paix vinrent



de nouveau habiter sa chaumière ; pénétré de reconnaissance, il adora les voies incompréhensibles du Très-Haut, qui fait tout pour le mieux et n'a en vue que le bonheur de ses créatures.

*(Imité de l'anglois par J. P. L.)*

### MODES PARISIENNES.

Ce qui a le plus varié depuis quelques jours, dans la garniture des chapeaux, est l'ornement du bord de la passe. En dessous, il y a quelquefois un ruban dont les plis réguliers forment des canelures ; quelquefois aussi, c'est une rangée de triangles : sur la passe, une torsade sert quelquefois de tête à une blonde ; souvent, un ruban large entre dans des trous pratiqués de distance en distance ; plus souvent encore, il y a une rangée de coques crevées. Ni les biais ni les ruches ne sont plus guères à la mode.

Quelques modistes réunissent une rose multiflore avec un faisceau d'épis, et ombragent le tout de marabouts : d'autres sur les bonnets-parés marient cinq ou six fleurs différentes, mais toutes de printems ; ce sont des roses perpétuelles, la giroflée de Mahon, la mauve des champs, le géranium purpureum, ou des bouquets de lilas perse.

L'usage d'assortir des fleurs aux rubans, se maintient ; c'est pour cela que nous voyons des renoncules faites avec des plumes de pintade : rubans et fleurs imitent ainsi le granit. Beaucoup de chapeaux de paille blanche sont ornés de coquelicots, posés sur le devant de la forme. Sur



la passe de quelques autres chapeaux de paille blanche ; c'est un mélange de brins d'herbe et de bluets. Le chèvrefeuille a remplacé les tulipes pour l'assortiment de certains rubans écossais.

Quelques passes sont côtelées, non pas avec l'étoffe du chapeau, mais par le moyen d'un pardessus. La mode d'une pièce à quatre pointes, posée sur la calote d'un chapeau, n'est point encore passée. Il y a même des lingères qui adaptent cet ornement aux capotes de perkale. Toutes les capotes de perkale ont la passe longue et presque droite ; on les porte communément sans garniture : les baleines sont beaucoup plus rapprochées que l'année dernière ; par ce moyen, toute la passe se trouve froncée à très-petits plis.

Un nouveau genre de broderie, fort élégant, consiste en découpures de perkale, appliquées sur du tulle. Ces découpures imitent des fleurs ; on en forme des volans. Les volans unis se plissent à plis ronds ; on en met quatre, et ils sont doubles ; ce qui forme huit rangs. Sur le bord des volans de mousseline de couleur, il y a, pour l'ordinaire, un liséré : point d'entre-deux, comme l'année dernière ; ce sont ces liserés qui empêchent de confondre les rangs. Une garniture très-nouvelle, se compose de cocardes faites avec la même étoffe que la robe ; on en met deux rangs au bas de la robe, et un seul au haut des manches. Quelquefois ces cocardes sont isolées ; plus souvent on les accouple. Les canezous de velours noir ont remplacé les spencers. On porte aussi des fichus de dentelle noire.



## PARISER MODEN.

Seit etlichen Tagen ist die Verzierung des Schirmrandes unter allen Hutbesätzen am mannichfaltigsten. Unter demselben befindet sich zuweilen ein Band, dessen regelmäßige Falten Rinnen bilden, auch hat er manchmal eine Reihe Dreiecke; auf dem Schirm steht zuweilen ein Rollengeflecht über einer Blonde; ein breites Band geht oft durch hin und wieder gemachte Einschnitte, und öfter noch befindet sich eine Reihe getheilter Muscheln daran. Weder Querstreifen noch Bienenwäpche sind besonders in der Mode.

Einige Modistinnen verbinden eine vielblättrige Rose mit einem Büschel Aehren und beschatten das Ganze mit Marbutfedern; auf Putzhauben vereinigen andere 5 oder 6 verschiedenartige Blumen, die aber insgesamt Frühlingsblumen sind, als: immerwährende Rosen, Mahonleukojen, Feldmalven, Purpurgeranium, oder Bouquete von persischen Syringen.

Die Gewohnheit Blumen mit Bändern zu verpaaren behauptet sich; aus dieser Ursache bekommen wir Rannkeln von Perlhühnerflaum zu Gesicht, und solchergestalt ahmen Blumen und Bänder den Granit nach.

Viele weiße Stroh Hüte sind mit Klatschrosen, die auf die Vorderform gesteckt werden, verziert. Auf dem Schirm von einigen andern weißen Stroh Hüten sind Laubbüschel und Kornblumen zusammengestellt. Als Verbindung mit gewissen schottischen Bändern hat das Geißblatt die Tulpen verdrängt.



Einige Schirme werden gerippt, aber nicht mit dem Hutzeuch selbst, sondern vermittelt eines Ueberzugs. Die Mode eines viereckigen Stück Zeuchs, oben auf der Hutform, ist noch nicht vorüber. Es gibt sogar Lingères, die diese Art Verzierung auf Perkalcapoten setzen. Alle Perkalcapoten haben einen langen und fast ganz graden Schirm; man trägt sie gemeinlich unbesetzt; die Fischbeinstäbchen sind viel näher beisammen, als im vorigen Jahr, wodurch der Schirm in ganz kleine Falten zerknittert wird.

Eine neue sehr zierliche Art Stickerei besteht in ausgeschnittenen Perkalstückchen, die auf Tüll genäht werden. Diese Stückchen haben Aehnlichkeit mit Blumen und man bildet Falben aus denselben. Die glatten Falben werden rund gefältelt, und da man vier doppelte anbringt, so erhält man acht Reihen. Die farbigen Musslinfalben sind gewöhnlich mit einem Schnürrchen berändert; sie haben keine Zwischenstücke, wie im vorigen Jahr, und jene Schnürrchen verhindern das Zusammenlaufen der Reihen. Eine sehr neue Garnikung besteht aus Cocarden von demselben Zeuch, als das Kleid ist; man setzt zwei Reihen derselben unten an das Kleid und nur eine oben an die Ärmel. Bisweilen stehen diese Cocarden einzeln, aber noch öfter setzt man zwei aneinander. Die Canezous von schwarzem Sammet haben die Spencer verdrängt. Auch trägt man Tüchel von schwarzer Spitze.



EXPLICATION DE LA GRAVURE N<sup>o</sup>. 19.

Fig. 1. — *Chapeau de paille d'Italie, avec folettes et noeud de bluets. Canezou en mousseline. Robe de perkale, avec rouleaux et entredeux de tulle. Gants jaunes. Souliers lilas.*

Ein italienischer Strohhut, mit krausen Federn und einem Bündel Kornblumen. Canezou von Muslin. Perkalkleid mit Rollen und Zwischenstücken von Tüll. Die Handschuhe sind gelb, die Schuhe lilla.

Fig. 2. — *Chapeau de paille d'Italie, orné de marabouts. Canezou de velours, garni de satin et blonde. Robe de perkale à remplis, garnie de volans de mousseline, aussi à remplis. Gants blancs. Souliers bleus.*

Ein italienischer Strohhut, mit Marbuffedern geziert. Sammetnes Canezou, mit Atlas und Blonde garnirt. Perkalkleid mit Säumen und Muslinfalten, die ebenfalls Säume haben, garnirt. Die Handschuhe sind weiß, die Schuhe blau.

## P O É S I E.

## B O U T S - R I M É S. (Fin.)

*Ma philosophie.*

Qu'un amoureux transi, qui toujours croît de plaire,  
D'une inutile ardeur se consume pour vous,  
Mesdames, c'est fort bien; mais soit dit sans colère,



(Car d'un sexe charmant je craindrois le courroux)  
 C'est sottise ; pour moi , sans que rien me retienne ,  
 Je me sens né trop fier pour être . . . maltraité.  
 La contrainte pouvant nuire à votre . . . santé,  
 Je vous oublierai donc .. pour conserver la mienne.

---

*L'amant maltraité.*

Tout paroît en moi vous . . . . déplaire,  
 Justine, et tout me plaît en . . . . vous.  
 Mon amour vous met en . . . . colère ;  
 J'aime jusqu'à votre . . . . courroux.  
 Il n'est fierté qui me . . . . retienne,  
 Vous m'aurez en vain . . . . maltraité:  
 Je vais boire à votre . . . . santé  
 Quand vous m'avez ôté la . . . . mienne.

---

Amant aimé, je crains peu de . . . . déplaire,  
 Je suis encore maître de . . . . vous,  
 Je ne crains point votre . . . . colère,  
 Je peux de mes rivaux dédaigner le . . . courroux.  
 Je permets qu'une erreur dans vos fers les retienne;  
 Le sort du plus aimable est d'être . . . maltraité,  
 Et quand par vos rigueurs s'altère leur santé,  
 Toujours par vos fureurs a prospéré la . mienne.

---

Anna, tu sais combien je crains de te . . . déplaire  
 Et quel est mon tourment lorsque tu me dis vous :  
 Si dans tes jolis yeux éclate la . . . colère  
 Je tremble.... C'est pour moi le céleste . courroux.



Que la tendre pitié, chère Anna, te . *retienne* ;  
Songe aux cuisans chagrins d'un amant . *maltraité*.  
Pour me rendre à la fois repos, bonheur, *santé*,  
Approche en souriant ta bouche de la . *mienné*.

---

### LOGOGRIPE.

Sexe charmant, sexe enchanteur,  
A mes décrets il faut souscrire :  
Puisque mon pouvoir séducteur  
Exerce en tous lieux son empire.  
Un pied de moins, et dans mes vers  
Dictés par un noble délire,  
Je veux redire à l'univers :  
Ton plus bel ornement, c'est le dernier ouvrage  
Sorti des mains du créateur ;  
C'est cet ange consolateur  
Qu'un Dieu, n'en doutons point, a fait à son image :  
Car à son corps il donna la beauté,  
Et mit dans son coeur la bonté !

---

Le mot de la Charade du précédent numéro  
est : *Sarabande*.

---

J. P. LEMAIRE, Rédacteur.

---

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.



1820. *Costumes Parisiens.*





